

CULTURE

Notre palmarès des 30 livres de l'année

Le jury

Claude Arnaud
Jean-Paul Enthoven
Marc Lambron
Sébastien Le Fol
Élise Lépine
François-Guillaume Lorrain
Saïd Mahrane
Julie Malaure
Valérie Marin La Meslée
Christophe Ono-dit-Biot
Michel Schneider
Laetitia Strauch-Bonart
Laurent Theis
Marine de Tilly

Comme chaque année,
la sélection fut terrible! Hors les
ouvrages déjà primés et ceux
écrits par les plumes du *Point*, il ne
devait en rester que 30. Les voici!

KLAUS VEPEL/GETTY IMAGES





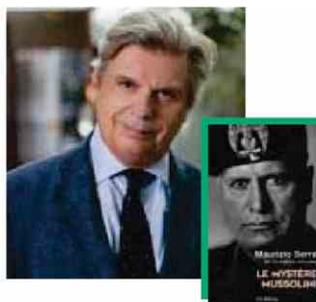
« Dessiner encore »

Coco
 (Les Arènes, 346 p., 28 €).

Elle a vu débarquer l'innommable sous la forme de deux hommes encagoulés et armés jusqu'aux dents, venus faire couler le sang dans un lieu solaire tellement peu fait pour eux. C'était le 7 janvier 2015, à *Charlie Hebdo*. Coco avait 32 ans. Elle ne s'est pas écroulée. Elle a convoqué la vie et la beauté pour « dessiner encore » et lutter pour ne pas céder aux vagues du désespoir, peintes ici à l'aquarelle, dans un bleu éblouissant. Combat éprouvant, surtout quand les deux fantômes assassins continuent à vous poursuivre où que vous alliez, afin de vous empêcher de vivre. Ce qu'ils n'ont pas réussi à faire : ce superbe livre, écrit, peint, dessiné, bouleversant et tendre, sacrément vivant, prouve que Coco respire à nouveau ■

PHILIPPE OUAÏSSÉ/PASCO/SP - FRANCESCA MANTOVANI/EDITIONS GALLIMARD/SP - BRUNO KLEIN/SP

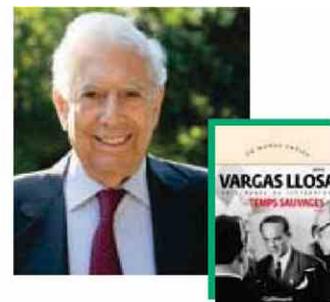
CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT



« Le Mystère Mussolini »

Maurizio Serra
 (Perrin, 500 p., 25 €).

« *Le plus sibyllin, le plus déroutant, le moins aisé à cerner des dictateurs du XX^e siècle.* » Cette phrase de l'académicien franco-italien Maurizio Serra résume le défi et la réussite de sa biographie, qui en finit enfin avec la caricature du clown gesticulant et ridicule auquel on a réduit Mussolini. Froid, dominateur, dépourvu d'affect, indifférent à ce qui n'est pas lui, il ne fut pas avare de paradoxes : persuadé que la violence était le seul moteur de l'Histoire, il avait une répulsion pour cette violence. Chez lui, ni purges ni Nuit des longs couteaux. Et à l'agitation extrême succéda une passivité résignée et nihiliste. Voici le mystère éclairé, disséqué, sous la perçante plume d'un transalpin qui porte haut les couleurs de notre langue ■ FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN



« Temps sauvages »

Mario Vargas Llosa
 (traduit de l'espagnol - Pérou - par Albert Bensoussan et Daniel Lefort, Gallimard, 400 p., 23 €).

L'histoire vraie d'une *fake news* qui dégénère en coup d'État. Au Guatemala, en 1954. La United Fruit Company, alias « la Pieuvre », et la CIA, autre bête à tentacules, sont à la manœuvre face à un colonel centro-américain pas corrompu. Rare... et gênant pour les affaires. Un complot s'ourdît : on invente des envoyés de Moscou à Guatemala City et une fièvre rouge menaçant le canal de Panama. Une intervention musclée s'impose... Avec ce roman d'espionnage, de politique et de désir, Super Mario frappe un grand coup, jonglant avec les époques et les figures de sa comédie (in)humaine latina, dont certaines, flamboyant d'une lumière noire, figuraient déjà dans son chef-d'œuvre *La Fête au bouc* ■ C. O.-D.-B.

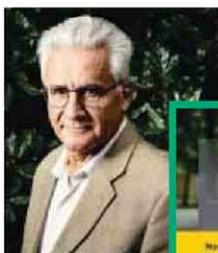




« **La familia grande** »

Camille Kouchner
 (Seuil, 208 p., 18 €).

Le choc de la rentrée de janvier. La levée, violente, bouleversante, d'un terrible secret dans une famille on ne peut plus exposée. Et célébrée pour son ministre, son actrice, son écrivaine. Une non-fiction qu'on n'aurait jamais osé imaginer. Des violences sexuelles infligées par un politologue influent, Olivier Duhamel, second mari de la mère de l'autrice, à son frère jumeau, « Victor » Kouchner, raconté d'une plume incisive, justicière, mais qui a l'élégance de ne pas taire son sentiment de culpabilité. Le récit d'un inceste ? Passeusement. La peinture d'une micro-société dite privilégiée où la prédation sexuelle pouvait s'exercer sous le nom de liberté sexuelle ■ C. O.-D.-B.



« **Dictionnaire philosophique** »

d'André Comte-Sponville
 (PUF, 1440 p., 33 €).

Qu'est-ce que la philosophie ? Pour ce grand admirateur de Montaigne et de Spinoza, c'est penser avec rigueur, dans une quête d'harmonie qui permette de vivre avec les autres et avec soi-même. C'est ce qu'il explique dans cette pépite d'intelligence où il analyse en toute indépendance des concepts ou des notions

qui interrogent aujourd'hui la pensée, qu'elle soit métaphysique ou politique. Que recouvrent des termes comme « arrogance », « bonne conscience », « culturalisme », « islamophobie », « racialisme », mais aussi « rire » ? Tout au long de ces pages, écrites dans une langue claire et élégante, domine, tel un fil rouge, l'idée que rien ne vaut l'homme et que, surtout, rien ne vaut la vie. Pensée positive, lumineuse, et pourtant sans concession ■ CATHERINE GOLLIAU



« **Au printemps des monstres** »

Philippe Jaenada
 (Mialet-Barrault, 752 p., 23 €).

Il est passé maître dans l'art de décortiquer le fait divers pour en extraire l'essence d'une excellente littérature. Après l'affaire Pauline Dubuisson, à l'origine de *La Petite Femelle*, et Georges Arnaud, qui lui a inspiré *La Serpe*, Philippe Jaenada s'est penché sur l'histoire de Luc Taron, petit Parisien de 11 ans retrouvé mort dans un bois en 1964. Glauque ? Écrasant ? Pas sous la plume de Philippe Jaenada, qui mêle une exploration méthodique de l'enquête, dont les failles nous glacent, à l'intelligence, l'humour et la tendresse qui caractérisent sa littérature. Un grand roman sur la noirceur humaine, qui rend avec douceur une vie à la lumière ■ ÉLISE LÉPINE



« **Journal - Volume 2. Les Années d'exil 1949-1967** »

Sandor Marai
 (traduit du hongrois par Catherine Fay, Albin Michel, 624 p., 25 €).

« *Écrire, lire avec force, oui écrire, lire avec persévérance.* » Celui qui nous donne cette leçon de vie pour les époques de trouble et de confusion est l'un des plus grands écrivains européens du XX^e siècle. Sándor Márai revient faire entendre la voix d'un humaniste, pur produit de la Mitteleuropa et grand témoin de son temps. Pendant ses quarante et une années d'exil loin de sa Hongrie natale, lucide et désespéré, il ne cessera de décrire les horreurs du monde communiste, mais aussi de déplorer la fin de la culture bourgeoise. Le second volume de son *Journal* retrace sa trajectoire d'écrivain apatride en Italie, puis son espoir d'une vie meilleure à New York. Splendide ■ MICHEL SCHNEIDER

BÉNÉDICTE ROSCOV/SP - JULIEN FAURE POUR « LE POINT » - PASCAL ITO/FLAMMARION/SP - M/LEEMAGE - KLAUS VEPEL/GETTY IMAGES





« Vivre avec nos morts »

Delphine Horvilleur
(Grasset, 234 p, 19,50 €).

« On emporte ses morts partout avec soi, et s'ils restaient au cimetière, cela se saurait. » Rabbinne et philosophe, Delphine Horvilleur nous offre le « Petit Traité de consolation » (c'est le sous-titre) qu'on attendait. Regroupant les expériences au cours desquelles elle a accompagné des familles qui l'ont sollicitée pour des funérailles, elle compose un livre qui est tout sauf un essai morbide mais une ode à la vie lorsque celle-ci sait s'enrichir du souvenir de ceux qu'on appelle à tort « disparus » et de ce qu'ils peuvent nous transmettre. C'est poétique, intelligent. C'est aussi le livre d'une conteuse fascinante ■ C. O.-D.-B.



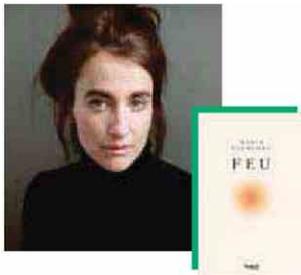
« La Tyrannie du mérite »

Michael J. Sandel
(traduit par Astrid von Busekist,
Albin Michel, 240 p., 22,90 €).

Professeur à Harvard, Michael Sandel a pu être décrit comme « un philosophe au profil mondial de rock star ». Celui qui s'est fait connaître dans les années 1980 par sa critique de la *Théorie de la justice*, de John Rawls, se passionne pour la question du bien commun. Un intérêt qui se manifestait déjà au lycée, quand il invita le gouverneur de l'État de Californie, un dénommé Ronald Reagan, à un débat devant 2 400 élèves. Dans son dernier ouvrage, il interroge les failles intrinsèques d'un modèle, la méritocratie, qui porte les uns à penser qu'ils ne doivent rien à personne et les autres qu'ils ne sont rien ■ LAETITIA STRAUCH-BONART

JF PAGA/SP - STEPHANIE MITCHELL/SP

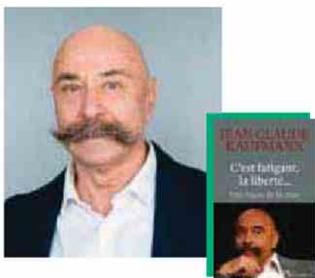




« Feu »

Maria Pouchet
 (Fayard, 360 p., 20 €).

Elle, c'est Laure, la quarantaine, un mari, deux filles. Lui, c'est Clément, l'amant, la cinquantaine. Entre eux, le feu, aussitôt. Banal, direz-vous. Pas du tout. La passion consume aussi les vies ternes : il suffit de se sentir cerné par le quotidien pour s'enflammer pour un rien. Elle attend, lui aussi, mais pas la même chose : Laure, que la vie commence enfin, Clément, qu'elle s'achève dans le désastre. Un roman d'amour ou de désir ? Clément croit que le désir va le débarrasser de l'amour (pourquoi donc aimer la femme d'un autre ?). Vera, la fille aînée de Laure, espère que l'amour la débarrassera du désir. L'adultère comme on l'a rarement lu : au cœur de l'incendie. Et loin de toute morale. Un roman cruel et beau, noir et drôle. Écrit par une quarda à la langue, elle aussi, de feu ■ M. S.

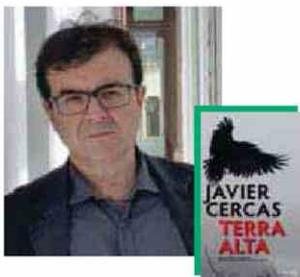


« La liberté, c'est fatigant »

Jean-Claude Kaufmann
 (L'Observatoire, 224 p., 18 €).

Si vous vous sentez flotter dans le travail, si vous enfiler plus souvent votre pyjama à la maison, cet ouvrage vous expliquera pourquoi. La pandémie a provoqué trois types de décrochages : des effondrements

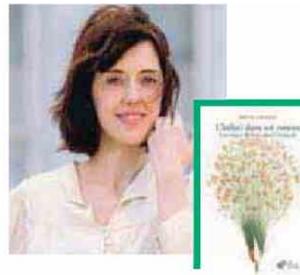
existentiels, la quête d'une vie alternative ou bien un endormissement dans un confort illusoire qui nous a affranchis d'une liberté devenue trop pesante. En Amérique, on a baptisé ce phénomène « *The Big Quit* », la « Grande Démission ». En France, le sociologue aux antennes sensibles s'est penché sur cette dérive nouvelle vers le « *coquilling* », un retrait qui accompagne le reflux du Covid. Comment rallumer le moteur ? Telle est la question ■ F.-G. L.



« Terra Alta »

Javier Cercas
 (traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Karine Louesdon, Actes Sud, 320 p., 22,50 €).

Le grand écrivain espagnol, l'auteur des *Soldats de Salamine*, n'avait pas prévu d'écrire un roman policier, mais ce sont des choses qui arrivent lorsqu'on prend pour sujet la reconversion d'un malfrat en policier. Pour tuer le temps en prison – seul meurtre pardonnable –, son héros, Melchor Morin, se met à lire. Il dévore *Les Misérables* lorsqu'on lui annonce que sa mère, prostituée, a été sauvagement assassinée. Dès lors c'est Javert, le flic à « la droiture hallucinante », qui va l'obséder. Devenu flic à son tour, Morin est envoyé à Terra Alta, la terre maudite de la guerre civile, où la vengeance est en marche. Une puissante ode à la rédemption par la lecture ■ JULIE MALAURE



« L'infini dans un roseau »

Irene Vallejo
 (traduit de l'espagnol par Anne Plantagenet, Les Belles Lettres, 538 p. 23,50 €).

Raconter l'histoire du livre... En une somme érudite qui se lirait comme un roman. Avec une plume à la précision diabolique, mais aux airs de baguette magique permettant aux lecteurs de s'affranchir des limites de l'espace et du temps... Pari tenu. De la mythique bibliothèque d'Alexandrie à celle de Sarajevo assiégée, Irene Vallejo, jeune philologue espagnole, nous promène dans les livres et leurs mille et une péripéties. Entre *Le Nom de la rose* et *Game of Thrones*, un cavalcadant et sensuel « livre sur les livres », mais, au-delà, sur notre éternelle soif de connaissance et d'émerveillement ■ C. O.-D.-B.

Les lauréats des grands prix de l'automne

Prix Goncourt
 Mohamed Mbougar Sarr
La Plus Secrète Mémoire des hommes
 (Philippe Rey/Jimsaan)

Prix Goncourt des lycéens
 Clara Dupont-Monod
S'adapter (Stock)

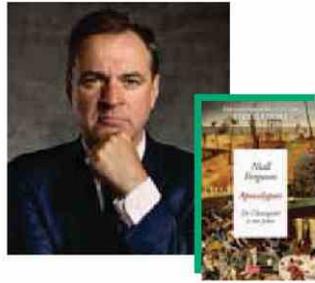
Prix Renaudot
 Amélie Nothomb
Premier Sang (Albin Michel)

Prix Renaudot essai
 Anthony Palou
Dans ma rue y avait trois boutiques
 (Les Presses de la Cité)

Prix Renaudot des lycéens
 Anne Berest
La Carte postale (Grasset)

RICHARD DUMAS/SP - HANNAH ASSOULINE/OPALE - SP - JORGE FUERBUENA/SP - KLAUS VEDFELT/GETTY IMAGES





« Apocalypses. De l'Antiquité à nos jours »

Niall Ferguson
 (traduit de l'anglais
 par Laurent Bury, Saint-Simon,
 404 p., 24,90 €).

Peut-on tirer des leçons de l'Histoire pour se préparer aux catastrophes – des guerres aux épidémies en passant par les tremblements de terre ? Oui et non, répond Niall Ferguson dans son dernier ouvrage. Non, au sens où chaque désastre est plus ou moins imprévisible ; oui, car, précisément, la conscience même de cette imprévisibilité invite à être vigilant. Fortement inspiré par l'épidémie de Covid-19, l'historien, connu pour l'éloge de l'Occident qu'il fait dans *Civilisations* (Saint-Simon), chercheur à la prestigieuse Hoover Institution, à Stanford, livre ici un contre-manuel de crise érudit et volontiers provocateur ■ L.S.-B.

REMO NEUHAUS/SP

Prix Femina
 Clara Dupont-Monod
S'adapter (Stock)

Prix Femina étranger
 Ahmet Altan
Madame Hayat
 (Actes Sud)

Prix Femina essai
 Annie Cohen-Solal
Un étranger nommé Picasso (Fayard)

Prix Médicis
 Christine Angot
Le Voyage dans l'Est
 (Flammarion)

Prix Médicis étranger
 Jonas Hassen Khemiri
La Clause paternelle
 (Actes Sud)

Prix Médicis de l'essai
 Jakuta Alikavazovic
Comme un ciel en nous
 (Stock)

Prix Interallié
 Mathieu Palain
Ne t'arrête pas de courir
 (L'Iconoclaste)

Grand Prix du roman de l'Académie française
 François-Henri Désérable
Mon maître et mon vainqueur
 (Gallimard)

Prix de Flore
 Abel Quentín
Le Voyant d'Étampes
 (L'Observatoire)



« **Le Parfum des fleurs la nuit** »

Leïla Slimani
 (Stock, 128 p., 18 €).

« Nous faisons tous des rêves de cloître, de chambre à soi où nous serions à la fois les captifs et les geôliers. » Leïla Slimani a toujours eu, écrit-elle, la sensation de vivre « dans un entremonde ». La Pointe de la Douane, monument historique de Venise transformé en musée d'art contemporain, planté donc entre la terre et l'eau, était un lieu parfait pour s'enfermer le temps d'une nuit. Du soir jusqu'au lendemain matin, l'écrivaine y déambule, laissant la solitude dénouer ses pensées et faire revenir le parfum des étés d'enfance dans le Maroc des années 1980. À ses réflexions sur l'écriture vient se mêler le souvenir d'un père amoureux de culture, dont le destin fut marqué par une injustice qui n'en finit pas de meurtrir sa fille. Une envoûtante promenade nocturne entre le cœur et l'esprit ■ E. L.

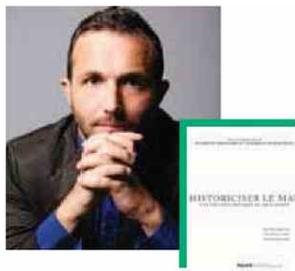
Les prix décernés par « Le Point » en 2021

Prix Wolinski de la BD du « Point »
Le Tambour de la Moskova
 de Simon Spruyt (Le Lombard)

Prix du Polar européen
L'Eau rouge
 de Jurica Pavicic (Agullo Éditions)

Prix de la Biographie
Les Infréquentables Frères Goncourt
 de Pierre Ménard (Tallandier)

Prix des Libraires de Nancy - « Le Point »
« Rien ne t'appartient »
 de Nathacha Appanah (Gallimard)



« **Historiciser le mal** »

Sous la direction de Florent Brayard (photo) et Andreas Wirsching (Fayard, 864 p., 100 €).

On l'attendait depuis cinq ans. Son annonce avait suscité de virulentes attaques, voire des menaces. Les détracteurs, convaincus que le projet réveillerait la haine antijuive, avaient averti : on allait voir ce qu'on allait voir. Eh bien, on a vu ! Un travail si remarquable d'historiens qu'il a désamorcé toutes les polémiques sur l'opportunité de publier une édition critique du bréviaire de la haine d'Adolf Hitler, *Mein Kampf*. Les commentaires de cette édition scientifique remontent aux sources de chaque chapitre, retracent les concepts idéologiques, relèvent les erreurs, restituent les contextes, confrontent les annonces aux réalisations sous le III^e Reich. Si le texte est un poison, il y a désormais sur chaque page l'antidote ■ F.-G. L.

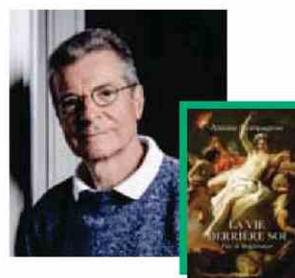


« **La vengeance m'appartient** »

Marie Ndiaye
 (Gallimard, 240 p., 19,50 €).

C'est un grand cru de Marie Ndiaye, avec Bordeaux pour décor. Me Susane, 42 ans, vient d'y ouvrir son cabinet d'avocate. Un certain Gilles Principaux lui demande de défendre sa femme. Elle

croit alors reconnaître en lui l'adolescent de 15 ans qui a marqué son enfance. Mais la question principale de ce quasi-polar n'est-elle pas plutôt de savoir pourquoi l'épouse de Principaux en est arrivée à assassiner leurs trois enfants en les noyant un matin dans la baignoire ? Ou est-ce de savoir quoi faire face à la désinvolture de Sharan, employée de maison mauricienne de Me Susane ? Quand le style colle ainsi à la peau, c'est pure jouissance, dans cette atmosphère chabrolienne, que de se laisser enrouler dans les monologues des uns et des autres qui dépiotent âmes et obsessions ■ VALÉRIE MARIN LA MESLÉE



« **La Vie derrière soi** »

Antoine Compagnon
 (Les Équateurs, 382 p., 23 €).

Aux zélotes du jeunisme, aux pourfendeurs des seniors, l'essayiste mis à la retraite par le Collège de France a voulu pour ses adieux rappeler que les chants du cygne furent parfois les plus beaux et les plus audacieux. Que chez les artistes, peintres, écrivains, vieillesse rimait avec prouesse et allégresse. Liberté de ton, de forme, caractérise ainsi le dernier Chateaubriand, Goethe, Rembrandt ou Beethoven, qui jetèrent par-dessus les moulins les conventions de leur art. Avec l'érudition qu'on lui connaît, Compagnon nous emmène visiter ces ultimes opus, chefs-d'œuvre tardifs où la beauté jette ses derniers feux au miroir de la mort ■ F.-G. L.



MATSAS/LEEXTRA VIA LEEIMAGE - HERMANCE TRIAY/SP - CONCEPTION GRAPHIQUE - ANTOINE DU PAYRAT - FRANCESCA MANTOVANI/EDITIONS GALLIMARD/SP - « LE POINT » - KLAUS VEDFELY/GETTY IMAGES





« Notre part de nuit »

Mariana Enriquez
 (traduit de l'espagnol - Argentine -
 par Anne Plantagenet, Éditions du
 Sous-Sol, 768 p., 25 €).

Dans l'Argentine du dictateur Videla, un père et son fils sont en cavale. Tous deux jouissent de formidables capacités médiumniques. Ils sont liés à l'Ordre, organisation diabolique à la puissance immense. Promis au sacrifice, Juan, le père, cherche à aiguiller son fils vers un autre destin et se heurte aux forces sombres qui mettent le monde à leur diapason. Entre Cormac McCarthy (période *La Route*) et Stephen King, l'autrice pul-

NORA LEZANO - DR

vérise les frontières géographiques, temporelles et littéraires et nous offre l'un des romans les plus ambitieux de l'année. *Notre part de nuit* cultive avec génie l'épouvante et le sublime, le goût du romanesque et le sens du politique ■ E.L.

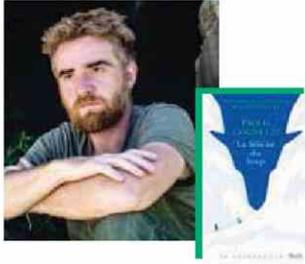


« La Révolution raciale. Et autres virus idéologiques »

Mathieu Bock-Côté
 (Les Presses de la Cité, 240 p., 20 €).
 À ceux qui prendraient les injonctions diversitaires du moment comme des revendications modérées, le sociologue et

essayiste québécois Mathieu Bock-Côté répond sans ambages: « *Non, Sire, c'est une révolution.* » Après ses explorations sans concession du multiculturalisme et du politiquement correct, le chroniqueur complète, dans cet essai dense et incisif, sa trinité anti-woke par le passage au crible de la tendance croissante de nos sociétés à caractériser les individus par leur couleur de peau. Bock-Côté, fièrement indépendantiste, est bien placé pour observer (et craindre) un mouvement tout droit venu des États-Unis, inoculé au Québec, et qui tente de s'introduire en France ■ L.S.-B.

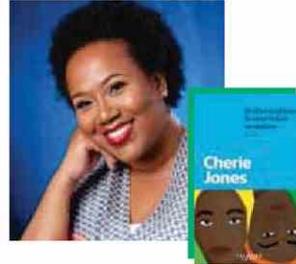




« La Félicité du loup »

Paolo Cognetti
 (traduit de l'italien par Anita
 Rochedy, Stock, 216 p., 18,50 €).

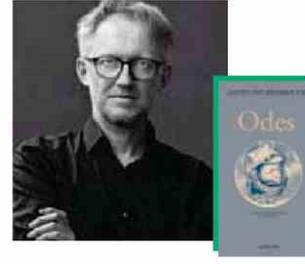
Avant le succès des *Huit Montagnes*, prix Strega en 2016 et prix Médicis étranger en 2017, l'italien Paolo Cognetti était fauché, mais accro aux hauteurs. Il travaillait à Milan, mais son cœur battait pour la vallée d'Aoste, où il avait passé les étés de son enfance. Embauché dans un petit restaurant du village d'Estoul, il a puisé dans l'expérience de cuisinier l'inspiration de ce beau roman utopiste, dans lequel Fausto, cuisinier au « Festin de Babette », tombe amoureux de Silvia, une jeune femme venue explorer le glacier. À l'ombre de la haute montagne, sous l'œil du loup qui passe, l'histoire d'amour se déroule, lumineuse et poignante ■ E. L.



« Et d'un seul bras, la sœur balaie sa maison »

Cherie Jones
 (traduit de l'anglais par Jessica
 Shapiro, Calmann Lévy, 368 p.,
 20,90 €).

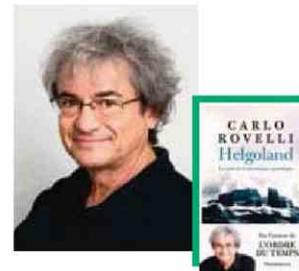
La Barbade, ses plages, le bleu du ciel et de la mer. Dans ce décor de rêve, l'histoire de Lala. L'héroïne du premier roman de Cherie Jones (avocate née en 1974 sur cette île caribéenne) a épousé Adan, jeune caïd qui vient de commettre un crime lors d'un braquage dans la maison voisine des Whalen, Blancs fortunés. Philip est mort. Mira est sa veuve. Tension, suspense et enquête. Celle-ci se dirige vers une autre tragédie survenue dans le cabanon du couple : la mort de leur bébé. Quelle construction, et quelle langue, jazzy, dans ce livre où l'on passe d'un univers éprouvant de femmes fortes victimes de la brutalité des hommes à celui d'une bourgeoisie aveugle à ce qui l'entoure ! Sauf que... Mrs Whalen n'est pas celle qu'on croit ■ V. M. L. M.



« Odes »

David Van Reybrouck
 (traduit du néerlandais par Isabelle
 Rosselin, Actes Sud, 272 p., 22 €).

« Ode au buffet de gare » (de Liège ou de Kinshasa) « Ode à l'endroit sans nom » (du corps féminin), « Ode à mes cicatrices », et encore « Ode à David Bowie »... « La vie dans ce qu'elle a d'étonnant, de stupéfiant et d'irrésistible » irrigue ce recueil de chroniques signé David Van Reybrouck. L'auteur de *Congo, une histoire*, esprit libre, curieux, voyageur, encyclopédique et humaniste, y pratique un journalisme revendiqué comme « lyrique » et livre des textes ourlés qui produisent beauté et joie. « Composer des odes, je le conseille à tout le monde, écrit l'auteur, on en devient plus attentif, plus enthousiaste, plus avide et plus reconnaissant. » ■ V. M. L. M.



« Helgoland »

de Carlo Rovelli
 (traduit de l'italien par Sophie
 Lem, Flammarion, 272 p., 21,90 €).

« Il était environ trois heures du matin lorsque le résultat de mes calculs apparut devant moi. (...) J'avais la sensation de regarder, à travers la surface des phénomènes, vers un intérieur d'une étrange beauté. » Il est ému, il s'appelle Werner Heisenberg, il vient de découvrir les bases de la théorie des quanta, désignée sous le nom de méca-

ROBERTA ROBERTO/SP - FRANK RUTER/SP - GEOFFROY MATHIEU/OPALE/LEEMAGE/SP - SP - KLAUS VEDFELY/GETTY IMAGES



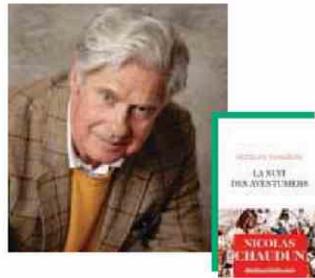
nique quantique. Compliqué? Pas quand c'est Carlo Rovelli qui le raconte. Physicien star, ce père de la théorie de la gravité quantique est l'un des rares savants qui savent parler au grand public. Et c'est le cas dans *Helgoland*, récit de cette découverte, à la base d'une bonne partie de notre technologie, sur une île de la mer du Nord, en 1925 ■ C. O.-D.-B.



« Mon mari »

Maud Ventura
(L'Iconoclaste, 354 p., 19 €).

Elle n'a pas de nom. Lui non plus. Elle l'appelle toujours « mon mari ». Pronom possessif... et cas de possession. Au carré: possédée par l'amour d'un mari qu'elle croit posséder. Professeure, elle a une belle maison, deux enfants et l'homme idéal. En apparence, une vie de rêve: le personnage de Bree dans un *Desperate Housewives* de banlieue française huppée. Après quinze ans de vie commune, elle veut plus encore: qu'ils s'aiment comme au premier jour. Alors elle note méthodiquement ses « fautes », les peines à lui infliger, les pièges à lui tendre. « À la folie », dit-on de l'amour. Aime-t-on trop ou jamais assez? Telle est la question que pose le premier roman le plus culotté de la rentrée ■ M.S.



« La Nuit des aventuriers »

de Nicolas Chaudun
(Plon, 240 p., 18 €).

Dans un boudoir de l'Élysée, lors d'une nuit glaciale de décembre, un président âgé de 43 ans fignole avec quelques préfets ou ministres le ■■■

CELINE NIESZAWER/LEEXTRA/SP - SP



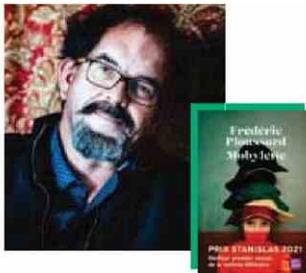
■ ■ ■ quadrillage de la capitale et l'occupation de la Chambre des députés. Une épidémie ravage le pays, le peuple ne sait plus à quel saint se vouer, les élites font sécession. Le scénario d'un futur proche? Non, le grand coup d'État du XIX^e siècle où Napoléon III, en 1851, torde le cou à la République. Tout se déroule sans heurt quand, soudain, la plèbe se révolte. Un général de retour d'Algérie veut imposer la terreur. Le futur empereur lui cédera-t-il? Avec un art cinglant du portrait, un sens impeccable du récit, Nicolas Chaudun, inspiré par l'actualité, fait flamber ce crépuscule de la liberté ■ F.-G. L.



« De la haine du juif »

Pascal Ory
 (Bouquins Éditions, 162 p., 18 €).

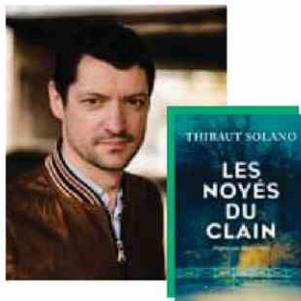
Trois mille ans de judéophobie. Ses ruptures à l'âge antique, à l'ère des monothéismes (catholique, musulman, ou protestant), puis lors de l'essor de la science athée et de la mondialisation. Pascal Ory réussit l'exploit de condenser en 160 pages lumineuses une histoire précise et nuancée des judéophobies, depuis les premiers temps du christianisme jusqu'à l'islamisme. Un phénomène, hélas!, immuable, constate Pascal Ory, qui démontre notamment comment, après les Lumières, les deux courants hostiles au libéralisme, nationalisme et socialisme, ont réactivé cette détestation du juif sur fond de complotisme ■ F.-G. L.



« Mobylette »

Frédéric Ploussard
 (Héloïse d'Ormesson, 416 p., 21 €).

Dominique est une « brêle » de 2 mètres qui rêve d'être Gérard Lambert mais finit à biclou, humilié par les gars de la cité. Alors il se tire de son Texas lorrain moisi et devient « éduc spé » à l'autre bout du malheur, dans les Vosges. Sauf que, au foyer de La Dent du diable, c'est pas mieux : ça parle mal, ça parle cru, les gamins mordent les chiens et attaquent l'estafette du boulanger au javelot. Dans cette *Mobylette* pétaradante, c'est comme si Frédéric Ploussard avait mis un mélange non pas d'huile et d'essence, mais de *La Conjuración des imbéciles* et de *Leurs enfants après eux* : 400 pages de déglingue façon Pieds nickelés où, à grands coups de clé de 12 et de pack de 6, la tendresse et la poésie finissent par desserrer (un peu) les cœurs et le sac de nœuds ■ MARINE DE TILLY



« Les Noyés du Clain »

Thibaut Solano
 (Robert Laffont, collection « La Bête noire », 416 p., 20 €).

Simon ne va pas vous faire rêver tout de suite : c'est un anti-Rastignac. Le jeune homme s'installe à Poitiers pour étudier la semaine et réussir, au mérite, comme

pigiste le week-end dans le journal local. « *Concours de sosies et foire à la saucisse* », on cherche l'excitation. Elle vient, avec l'affaire du noyé. Le noyé a son âge, Simon tient (enfin!) quelque chose. C'est-à-dire une obsession. Une affaire qu'il ne parviendra pas à conclure, et qui le fera revenir sur ses pas, adulte, journaliste confirmé à Paris – comme l'auteur. Une plaie jamais refermée, un polar aux accents initiatiques, d'une étrange et saisissante humilité ■ J. M.



« La Flotte fantôme »

Peter W. Singer et August Cole
 (traduit de l'anglais - États-Unis - par David Fauquemberg, Buchet-Chastel, 544 p., 22,90 €).

Depuis que ça chauffe entre Washington et Pékin, les experts se sont rués sur un livre dont l'avenir dira s'il est prémonitoire. Ses auteurs ont imaginé qu'en 2040 la Chine attaquera l'oncle Sam par surprise, détruisant ses réseaux informatiques et satellitaires, réduisant ses communications et ses capacités de combat à néant, ou presque. Les Chinois ont même été capables de détruire, à partir d'un laser spatial, les sous-marins et les porte-avions nucléaires repérés grâce à l'effet Tcherenkov. Tout le jeu pour les Américains (spoiler : ils gagnent à la fin) va consister à conduire une guerre low-tech, sans moyens électroniques. Un techno-thriller brillant ■ JEAN GUISNEL



HANNAH ASSOLINE/OPALE/EDITIONS BOUQUINS/SP - CHARLENE BOIRE/SP - SAM COLE/SP - KLAUS VEDFELT/GETTY IMAGES (XZ)

